Cette dépêche complète celles que nous avons publiées hier sur l'attaque et la prise de Pieters-Station par l'armée du général Buller.

Aujourd'hui, anniversaire de Majuba, la position boer de Pieters a été enlevée.

Depuis l'attaque de vendredi, la position boer a été bombardée par intervalles, mais depuis ce matin, de bonne heure, les tranchées boers situées directement devant le front des troupes anglaises et sur le col séparant Pieters hill d'une autre colline, ont été criblées de lyddite et de mitraille. On se demande comment il est possible de résister à ce feu.

A trois heures de l'après-midi, les batteries anglaises tirèrent par salves, et les gros canons ne cessèrent de tonner. Le général Barton se trouvait à l'extrême droite et le colonel Kitchener, qui avait pris le commandement de la brigade Wynne, était au centre, tandis que la brigade Norcott attaquait Railway hill.

L'infanterie, sur la rive droite, s'avança sur la colline, repoussant les Boers qui occupaient le défilé, pendant que le colonel Kitchener transportait sa brigade de l'autre côté du chemin de fer.

Il rencontra peu de résistance. Les Boers restèrent dans leur tranchée principale, d'où ils hissèrent un drapeau blanc qu'ils remuèrent vigoureusement. Quelques prisonniers furent capturés.

L'infanterie anglaise s'élança contre Pieters hill à la baïonnette. Au sommet de la colline, elle fut reçue par une violente fusillade.

Les troupes anglaises commandent le chemin de fer, et la route directe de Ladysmith.

VERSION BOER

Voici le texte d'une dépêche datée du 27, au quartier général boer devant Ladysmith.

Vingt-huit prisonniers provenant des Innistillings fusiliers, sont arrivés. Ils se rendent à Prétoria.

On annonce que le général Clery est malade et qu'il est obligé de rester dans sa tente. Sa division est commandée par Lyttleton.

Le général Buller a établi son quartier général dans le village de Colenso.

Les Innistillings ont perdu 70 hommes et 9 officiers. Les fédéraux ont eu moins de 40 blessés.

Tous les burghers sont pleins de confiance.

Des burghers blessés venant de la Tugela ont annoncé qu'une terrible bataille s'est déroulée sur le fleuve jusqu'à une heure avancée de la nuit dernière. Les Anglais ont tenté quatre fois de s'emparer de la position de Bugbeadorp, mais ils ont été repoussés chaque fois avec de fortes pertes.

Un témoin oculaire déclare que les pertes anglaises ont été énormes. Des hommes tombaient à 70 yards des positions boers.

Les Anglais avaient trente canons de ce côté du fleuve, mais ils s'en trouvaient si près qu'ils n'étaient pas d'une grande utilité.

Jusqu'ici, les Boers ont eu 9 tués et 11 blessés. Les burghers ont combattu bravement, et ont l'espoir de vaincre.

Les burghers de Klip River ont été bombardés hier de la colline Platrand, à Ladysmith, mais la canonnade n'a causé aucun mal.

Tout est calme ce matin.

LE DÉLIRE A LONDRES

La nouvelle de la délivrance de Ladysmith a provoqué chez les chauvins de Londres un nouvel accès de délire, plus vif encore que celui causé par la capitulation du général Cronje.

L'enthousiasme des jingoïs atteint les dernières limites de la frénésie.

Partout on a hissé le drapeau anglais au-dessus des town-conseils et des groupes nombreux parcourent les rues en chantant le « Rule Britannia » et le « God save the queen ».

On ne chante que des hymnes patriotiques dans les music-halls ; les cochers de fiacre ont mis des drapeaux tricolores aux manches de leurs fouets et les omnibus sont bordés du drapeau déployé de « L'Union Jack ».

C'est par un soleil radieux que la nouvelle de l'entrée à Ladysmith de Dundonald s'est répandue dans Londres, ce matin, à dix heures.

La nouvelle est arrivée à la même heure que celle annonçant, mardi dernier, la capitulation de Cronje et les scènes de l'autre jour se sont renouvelées.

Des employés de la Cité, se rendant à leur travail, arrachaient littéralement des mains des camelots les journaux multicolores. On ne voit à l'heure qu'il est, dans la cité, que visages épanouis.

La nouvelle est parvenue rapidement à Windsor et les cloches de la tour du couvre-feu ont tinté joyeusement pour célébrer l'heureux événement.

Ce n'est pas de la joie seulement, mais un véritable délire, qu'a provoqué ici la nouvelle de la délivrance de Ladysmith.

Depuis le jubilé, Londres n'avait pas présenté un spectacle si animé et si pittoresque qu'aujourd'hui. Le soleil, qui s'est mis de la partie, favorise la manifestation d'enthousiasme.

Des drapeaux anglais, grandis du haut des impériales des omnibus, provoquent des hourrah frénétiques. Certaines personnes même portent des cravates aux couleurs nationales. L'effervescence est aussi grande dans la Cité et au Stock Exchange.

Un immense drapeau anglais flotte aux fenêtres du Foreign office. Les églises et les monuments publics sont pavoisés, ainsi qu'un grand nombre de maisons particulières.

Les scènes d'enthousiasme ont continué dans la Cité durant toute l'après-midi.

Devant Mansion-House, la circulation est complètement interrompue. De mémoire de Londonnien, on n'a jamais assisté à un spectacle semblable. Des camelots vendent de petits drapeaux anglais que la foule s'arrache, et que beaucoup de gens se passent autour du cou en guise de foulard. D'autres font voler en l'air des chapeaux haute-forme, et les rattrapent avec leurs pieds, comme on ferait au foot-ball. On chante, on crie.

Des hommes, grimpés, debout sur les omnibus, haranguent la foule en brandissant en l'air leur Union-Jack. C'est avec la plus grande difficulté qu'on circule dans la Cité, tant la foule est compacte.

La joie avec laquelle on a accueilli la capture de Cronje n'était rien auprès de celle avec laquelle on célèbre aujourd'hui la délivrance de la garnison de Ladysmith.

On fait remarquer à ce sujet que le peuple anglais a fait preuve de beaucoup de bon sens en ces deux occasions successives, se gardant de faire montre d'une joie excessive à la nouvelle de la capture du général boer dont le courage a inspiré, même à ses adversaires, une admiration légitime, et célébrant au contraire sans réserve un événement qui enlève ce poids énorme de l'esprit de la nation anglaise, de la crainte d'une catastrophe sans égale dans son histoire militaire, et qui aurait constitué un des coups les plus sensibles qui puissent être portés à la fierté anglaise.

La *Westminster Gazette* écrit :

« Plutôt la nouvelle de la délivrance de Ladysmith que celle de la capture de cinquante Cronje. »

LES BOERS EVACUENT LE CAP

Nous avons annoncé hier que les Anglais avaient repris Rensburg.

Ce matin, jeudi, le War Office a communiqué la dépêche suivante de lord Roberts :

Paarde-Berg, 1er Mars. — Le général Clements annonce que, ayant appris que Colesberg avait été évacuée, il se mit en marche pour occuper Colesberg-Junction, et entra à Colesberg, où il fut accueilli avec enthousiasme. Il s'est séparé d'une certaine quantité de munitions et a capturé plusieurs fermiers. Il est retourné ensuite à Rensburg. Il annonce que la voie ferrée est libre, et fonctionne jusqu'à la jonction de Lanewetlaagte.

Je donnerai demain des renseignements au sujet de quelques aqueducs qui avaient été détruits par les Boers.

Colesberg et Colesberg-Junction sont occupées par nos troupes.

Les Boers repoussés à Mafeking

Une dépêche du Cap, 26 février, aux journaux de Londres, dit :

« On annonce de Mafeking que les Boers ont attaqué la ville samedi dernier et qu'ils ont repoussés sur tous les points. Faisant exception à la trêve habituelle du dimanche ils ont renouvelé avec vigueur leur attaque dimanche dernier. Ils ont été de nouveau repoussés avec une perte de 40 tués et blessés. Les pertes anglaises ont été de deux tués et trois blessés.

Dans l'État d'Orange

LA CAPITALE SERAIT PRISE

Londres, 1er mars. — La « Presse Association » dit que le bruit a couru, ce matin que la cavalerie du général French était arrivé à Bloemfontein, capitale de l'Etat libre d'Orange.

Le War Office interrogé, déclare ne pouvoir confirmer la nouvelle.

Cronje ne voulait pas se rendre

Une dépêche de Capetown au *Daily Mail* assure que le général Cronje s'est opposé jusqu'à la dernière minute à la capitulation. C'est un conseil de guerre, dans lequel il a été mis en minorité, qui l'a forcé à se rendre.

D'après une dépêche de Capetown au *Morning-Post*, les commandants boers Barclay et East ont offert de se rendre, à condition que les rebelles hollandais aient la vie sauve. Les Anglais ont répondu que la reddition devait être sans condition.

CRONJE PRISONNIER

On mande de Capetown, au *Daily Mail* :

« Le général Cronje, sa femme, sa famille et une partie des prisonniers boers sont en route pour Capetown. Les autres iront à Kimberley.

On pense qu'il sera interné à bord du navire de guerre « Doris ».

LA PROCLAMATION AUX ORANGISTES

On télégraphie de Maseru :

La proclamation de lord Roberts aux Orangistes a été publiée ici. On pense qu'elle produira un bon effet : bien que les burghers soient tenus dans l'ignorance de la marche des événements et croient que Kimberley est encore investi. Ils paraissent moins belliqueux.

La mort du commandant Ferreira qui demeurait à Ladybrand, a causé une impression pénible aux hollandais de ce district. On déclare officiellement qu'il est mort accidentellement, mais on croit qu'il a été tué dans le combat.

LA CONCENTRATION DES BOERS

On lit dans le Matin :

Le chiffre exact des Boers faits prisonniers avec leur chef serait de 3,700. On a pris avec eux quatre canons Krupp de 7 centimètres et demi et deux Maxims. Il est donc certain que le général Cronje s'est arrêté volontairement avec une partie de ses troupes, afin d'interrompre par sa résistance la poursuite des anglais et de sauver ainsi le gros de son armée et tout le matériel d'artillerie et d'approvisionnements.

L'héroïque soldat s'est donc offert en victime pour le salut de son pays. Grâce à sa résistance de six jours et au sacrifice de sa liberté, il a permis aux armées républicaines de se concentrer pour faire face à l'invasion et venger leur chef.

En effet, on apprend que les principales garnisons du Cap sont dégarnies ; le général Clements est rentré à Rensburg ; le mouvement contre Arundel est arrêté, et les troupes fédérées ont passé l'Orange pour se livrer à la guerre défensive sur leur propre territoire.

D'autre part, comme on l'a vu plus haut, les Boers ont abandonné Ladysmith, pour opérer plus loin leur concentration.

MAJUBA ET PAARDE-BERG

Le maréchal Roberts a eu tort d'invoquer avec autant de complaisance la coïncidence de la capitulation du général Cronje, à Paarde-Berg, avec le 16e anniversaire de la défaite anglaise de Majuba.

D'abord, parce que cela donne à la guerre actuelle un caractère de revanche d'amour-propre blessé.

Ensuite et surtout, parce que ce souvenir appelle un rapprochement tout à fait fâcheux pour la réputation des armes anglaises.

Il convient de rappeler d'abord qu'en 1877, le Transvaal, attaqué par le sanguinaire roi des Zoulous, Cettiwayo, l'Angleterre s'annexa le territoire transvaalien, sous prétexte de le protéger, comme le loup dévorait ses enfants pour leur conserver un père. Les Boers eurent beau protester. M. Gladstone, alors simple chef de l'opposition, leur donnait seul raison en Angleterre.

Lorsqu'il fut revenu au pouvoir, les jugeant venu le moment de se soulever, ils se proclamèrent République indépendante, sous le triumvirat de Kruger, Pretorius et Joubert.

Les Anglais essayèrent de réprimer cette révolte, et ils subirent à Bronker's Spruit, Lang's Neck et Ingogo une série de défaites que couronna, le 27 février 1881, la bataille de Majuba.

Le mont Majuba, dont la cime a la forme tubulaire, fait partie de la chaîne du Drakensberg, à la limite de l'Orange, du Transvaal et du Natal.

C'est sur cette espèce de roc à pic que 500 ou 600 anglais, sous les ordres du général Georges Colley, gravirent dans la nuit du 26 au 27, avec l'espoir de surprendre 500 ou 600 Boers occupant le plateau. Il n'y avait d'artillerie ni de part ni d'autre. On se battit à armes égales, à forces égales.

Ce fut, pour les troupes britanniques, la plus rapide et la plus complète déroute imaginable.

En moins de deux heures, les Anglais fuyaient, hagards, sous le fir des Boers ; le général Colley et tous ses officiers étaient tués, avec 92 soldats, et tous les survivants, à l'exception de quelques-uns, étaient blessés ou prisonniers.

Après quoi, M. Gladstone, jugeant que les Boers étaient des braves qui avaient bien mérité leur indépendance, la leur restitua par un traité signé sur le mont Majuba.

Or il est vraiment maladroit de la part de la Grande-Bretagne de donner comme pendant à ce combat, la victoire remportée le 27 février 1900 par les 40,000 Anglais du maréchal Roberts et du général Kitchener sur 3,000 Boers, dans un espace d'un kilomètre et qui ont tenu 10 jours, sous le feu d'enfer de 120 pièces de canon !

ATTENTAT

contre un président de République

New-York, 1er Mars. — Une dépêche de Caracas annonce que le président du Venezuela, le général Castro, vient d'être victime d'un attentat dans des circonstances particulièrement curieuses.

Le général était en train de parcourir les rues de la ville pour prendre part aux fêtes du carnaval. Il avait quitté sa voiture et se promenait à pied, lorsque, reconnu par la foule, il fut aussitôt assailli de confetti.

Il se défendait de son mieux contre ses agresseurs qui, pour la plupart, étaient des dames de la haute société de la ville, quand tout à coup un coup de feu retentit : c'était un individu qui, profitant de la mêlée, avait tiré à bout portant un coup de revolver sur le président. L'arme, heureusement, dévia, et la balle n'atteignit personne.

L'assassin a été aussitôt arrêté et incarcéré.

On croit à un complot politique ou au moins à une vengeance politique.

Faits Divers

HORS RÉGION

HORRIBLE DRAME DE FAMILLE

Un père infâme

Paris, 1er mars. — Un drame épouvantable s'est déroulé, dans la soirée d'hier, à Clichy. Un misérable père, après avoir tenté d'assassiner sa fille, lui a fait subir des outrages sans nom.

Voici les faits dans toute leur horreur :

Dans une maison à double issue, donnant rue de Paris et rue des Chasses, habitaient depuis plusieurs années les époux Patriani et leurs quatre enfants, âgés respectivement de 17, 12, 9 et 7 ans.

Le mari, Silvio Patriani, âgé de 47 ans, d'origine italienne, exerçait la profession de tourneur. La femme, âgée de 35 ans, était ménagère, et la fille aînée, Thérèse, âgée de 17 ans, travaillait comme cartonnière dans une usine de la localité.

Toute cette famille occupait un logement au rez-de-chaussée, dans la cour de l'immeuble, dont la mère de Patriani était concierge.

Il y a une quinzaine de jours, la femme Patriani abandonnait le domicile conjugal pour suivre un individu avec lequel, depuis longtemps déjà, elle entretenait des relations. La jeune Thérèse quittait alors l'usine où elle était employée pour se consacrer entièrement à ses frères et sœurs et diriger l'intérieur.

Hier, dans la soirée, vers neuf heures, une locataire qui traversait la cour pour se rendre à la cave et était munie d'une lanterne, rencontra, sortant de chez lui, nu-tête, les yeux hagards, les vêtements en désordre, Patriani, qui se mit à courir comme un fou et ne tarda pas à disparaître dans la nuit.

Effrayée, se doutant qu'un drame venait de s'accomplir, cette personne prévint la concierge qui est nous l'avons dit, la mère de Patriani. On s'précipite chez M. Rogeaux, commissaire de police, qui arriva bientôt accompagné d'un médecin.

Le magistrat pénétra dans le logement et se trouva tout d'abord en présence des petits enfants qui pleuraient. Aux questions qui leur furent posées, les pauvres bambins répondirent en sanglotant : « Papa a tué notre sœur ; elle est là, dans la chambre ». Et, ce disant, ils désignaient du doigt la pièce du fond, servant de chambre à coucher aux parents.

Le commissaire entra. Un spectacle horrible s'offrit à sa vue. L'infortunée jeune fille était étendue à terre, sans connaissance, au milieu d'une mare de sang. Son visage n'était plus qu'une affreuse plaie et elle portait à la gorge des marques très visibles de strangulation.

Le docteur constata que la malheureuse avait été violée.

Des soins énergiques lui furent immédiatement prodigués et elle ne tarda pas à reprendre ses sens.

Lorsqu'il fut possible de l'interroger, Thérèse fit le récit suivant :

« J'étais occupée à préparer le dîner, lorsque mon père, qui se trouvait dans une autre pièce, m'appela.

» J'allai le rejoindre. Il me poussait brutalement, sans prononcer une parole, il me fit entrer dans la chambre où vous m'avez trouvée. Puis il me saisit par le cou et chercha à me renverser. Comme je me défendais il m'asséna sur la tête un formidable coup de poing. Je tombai. Il en profitait pour me résister et j'appelai mes frères et mes sœurs. Mon père, alors, me frappa à la figure à coups de talon, cela me fit un mal atroce, et je perdis connaissance. »

On sait le reste.

L'état de Thérèse Patriani est des plus graves et elle a dû être transportée à l'hôpital.

Disons que ce n'est pas la première fois que son père essayait d'abuser d'elle. Elle avait même était obligée, à différentes reprises, de se réfugier chez sa grand'mère, pour échapper aux entreprises du indieux personnage.

Celui-ci est en fuite. Espérons qu'il ne tardera pas à tomber entre les mains de la justice. M. de Valles, juge d'instruction, est chargé d'instruire cette affaire, qui a produit à Clichy, une émotion considérable.

INTERESSANTE DÉCOUVERTE

Le Caire, 1er mars. — M. Cailletet, membre de l'Institut, vient de se rendre à Toulon pour expérimenter une découverte scientifique qui consiste, pour une armée en campagne ou une ville assiégée, à prendre instantanément la topographie d'une étendue de terrain dans un rayon de dix kilomètres.

La commission a examiné cette topographie si rapidement obtenue et a constaté avec un réel étonnement qu'elle est d'une exécution parfaite dans ses moindres détails : forts, batteries, routes, chemins, habitations, tout en un mot s'y trouve fidèlement reproduit.

DANS LA RÉGION

DRAME CONJUGAL

A HELLEMMES

Un mari qui tue sa femme. — Suicide du meurtrier

Mardi dernier, le bruit courait avec persistance, à Hellemmes, qu'une femme avait été assassinée par son mari. En effet, cette femme, nommée Victorine Deschepper, épouse de Léopold Soetens, et demeurant, 58, sentier Etienne Dolet, était morte lundi soir, dans des circonstances assez mystérieuses, et le docteur Tanche ayant constaté sur son corps plusieurs ecchymoses et meurtrissures avait refusé de permis d'inhumer.

En conséquence, le citoyen Krebs, maire d'Hellemmes, avait télégraphié au parquet de Lille qui avait commis M. Dutilleul, médecin-légiste, pour établir la cause de cette mort étrange.

De notre première enquête faite à Hellemmes, il semblait résulter que la femme Soetens était rentrée chez elle, ivre, samedi soir et qu'elle était tombée dans un escalier, chute qui avait provoqué sa mort dans les jours après.

C'était là la version du mari ; on verra plus loin quel cas il faut en tenir.

Comme nous l'avons dit plus haut, le Parquet de Lille avait commis M. Dutilleul, médecin légiste, pour établir la cause de la mort de la femme Soetens.

M. Dutilleul s'est transporté hier matin matin à Hellemmes et a procédé à un premier examen médico-légal superficiel d'après lequel il a conclu qu'il fallait envisager avec une quasi-certitude l'hypothèse d'un crime.

Rentré à Lille à midi il a rendu compte de son premier examen au Parquet et est retourné à Hellemmes l'après midi afin de procéder à l'autopsie.

L'autopsie

Le docteur Dutilleul, accompagné de M. Maurice Leroy, étudiant en médecine, s'est transporté à Hellemmes à 4 heures 1/2 de l'après-midi.

L'autopsie a été pratiquée par lui dans la maison même de la femme Soetens.

Cette maison comprend au rez-de-chaussée, trois pièces : une salle d'entrée, une salle à manger et une cuisine. Ces deux dernières pièces donnent sur une cour.

La salle à manger avait été transformée en salle d'autopsie : le maigre cadavre, déjà en décomposition, de la femme Soetens avait été étendu sur des planches couvertes d'un drap blanc et posées sur deux tables. Dans la salle d'entrée, se tenait la famille de la morte ; le mari, Léopold Soetens, 58 ans, ancien employé de la Cie du chemin de fer du Nord, actuellement varouleur à la fabrique des Anglais à Hellemmes, se trouvait seul dans la cuisine, pièce attenante à la salle d'autopsie.

Or, au cours de l'autopsie, M. Dutilleul constatait que la mort de Victorine Deschepper, femme Soetens était due à une fracture du crâne causée par un coup violent porté sur la nuque par un instrument contondant et qui avait refoulé la cervelle vers le front.

Suicide du meurtrier

A peine M. Dutilleul avait-il dicté des conclusions à M. Leroy, que le garde Lallemant qui était resté dans la salle d'autopsie pour empêcher l'intrusion de toute personne étrangère, aperçut le mari de la victime, Léopold Soetens, qui traversait précipitamment la cour pour se rendre dans un hangar situé sur la droite de cette cour.

Au bout de quelques minutes, comme il ne sortait pas du hangar, le garde, intrigué s'y rendit et l'aperçut pendu par une forte ficelle à une poutrelle distante d'environ 1 m. 60 du sol : les genoux du pendu touchaient presque la terre.

Léopold Soetens s'agitait encore : aussitôt le garde Lallemant s'élança et coupa la corde.

Cependant il était trop tard, car malgré les soins que lui prodigua aussitôt le docteur Dutilleul le malheureux ne put être rappelé à la vie.

Ainsi le meurtrier s'était fait justice et avait expié et avoué en même temps son crime !

Les circonstances du crime. — Deux jours d'agonie.

Victorine Soetens avait travaillé samedi jusqu'à 7 heures du soir chez Mme Huyge, une voisine. D'après le témoignage de celle-ci, et d'une cabaretière également voisine, Mme André, elle n'était pas en état d'ivresse en rentrant chez elle. Léopold Soetens, qui sort de la fabrique des Anglais à 7 heures 1/2, a dû rentrer chez lui vers 8 heures.

Souvent, des disputes éclataient entre les époux, et Victorine Soetens portait alors à la figure les marques évidentes de coups qu'elle avait reçus de son trop brutal mari.

Une dispute du même genre aura éclaté samedi soir entre les époux, et au cours de cette dispute, le mari aura porté à sa femme un coup violent derrière la tête avec un marteau ou une barre de fer. Là-dessus, la femme étant tombée inanimée, le mari l'a mise dans un fauteuil.

En effet, c'est dans cette position que l'a trouvée, lundi vers 3 heures, sa sœur Léonie Deschepper, femme Delsalle, demeurant à Fives qui lui rapportait du linge.

Comme la femme Delsalle demandait à Léopold Soetens comment il se faisait que sa sœur restait ainsi dans un fauteuil, le mari répondit que sa femme étant ivre samedi soir était tombée dans l'escalier et que depuis elle était dans ce fauteuil sans avoir repris connaissance.

Ainsi la pauvre femme était restée pendant deux jours, à l'agonie sur un fauteuil sans recevoir de soins de personne.

Même trait, après avoir vu sa sœur dans cet état, s'empressa de prévenir une autre de ses sœurs Mme Maret-Deschepper ainsi que le docteur Vanhelwerswyn.

Celle-ci se rendit aussitôt auprès de la blessée, mais après l'avoir examinée, il déclara qu'elle allait expirer, sans secours possible. En effet, lundi à 5 heures du soir, Victorine Deschepper, femme Soetens mourait dans son fauteuil sans avoir repris connaissance après 48 heures d'agonie.

Le coupable — L'expiation

Léopold Soetens est âgé de 58 ans. Après avoir été pendant nombre d'années employé comme cantonnier à la Compagnie du chemin de fer du Nord, il était depuis quelque temps varouleur à la fabrique des Anglais, il quittait son travail à sept heures et demie du soir.

Il vivait en mauvaise intelligence avec sa femme et celle-ci portait fréquemment à la figure les traces de coups qu'elle recevait au cours des disputes qui éclataient entre les époux.

Soetens, qui, au cours d'une de ces disputes avait porté samedi soir à sa femme un coup mortel, avait essayé de faire croire que celle-ci était tombée dans un escalier ; mais en attendant à la porte de la salle d'autopsie il a entendu le docteur Dutilleul démontrer d'une façon évidente qu'il y avait crime et, se voyant découvert, il a préféré se faire justice lui-même ; c'est alors qu'il s'était rendu dans le hangar et qu'à l'aide d'une forte ficelle il s'est pendu à une poutre.

Le Parquet de Lille a été avisé télégraphiquement de cette solution inattendue d'une affaire jusqu'alors si mystérieuse.

MISE EN LIBERTÉ PROVISOIRE

du juge Multier

On nous télégraphie de Paris :

Le procureur de la République a signé, cet après-midi, la mise en liberté provisoire, sous caution de 5,000 francs, de M. Multier, ingénieur du tribunal civil de Lille, arrêté ces jours derniers pour faux en écriture privée à la suite de la plainte de M. Bourgoint, huissier à Paris.

Cette mesure a été prise parce que la mère de M. Multier, âgée de 85 ans, est domiciliée dans une commune des environs de Toul, se trouve dans un état de santé presque désespéré.

TERRIBLE ACCIDENT A ARRAS

Un Enfant empoisonné

Un non moins regrettable accident vient de plonger dans le deuil une honorable famille.

Rue des Trois-Visages, 26, habite au premier étage le ménage Berthe, dont le mari est commis des postes. Ce ménage avait un petit garçon âgé de cinq mois qui, depuis quelques jours, était légèrement indisposé.

Mardi soir, Mme Berthe se préparait à donner à son enfant une cuillerée d'huile laxative. Elle prit un flacon dans une armoire, en versa le contenu dans une cuillère et le fit avaler au bébé. Or, à peine le liquide était-il absorbé, que le pauvre petit se tordait, en proie à de violentes douleurs.

La mère, effrayée, vérifia le flacon et constata qu'elle avait pris une fiole contenant de la créosote et non de l'huile laxative.

Ce produit caustique provoqua chez l'enfant des brûlures telles que, malgré les soins dont on l'entoura, il expirait avant-hier matin.

La douleur des parents est navrante.

LE MOUVEMENT GREVISTE

A LILLE

A la Manufacture des tabacs

Le comité de la grève s'est réuni hier matin à l'effet d'expédier les affaires courantes, d'examiner l'éventualité de la grève générale des manufactures et de répondre à la lettre du syndicat de Dijon.

A deux heures, communication est faite au comité d'une dépêche du citoyen Delory, maire de Lille, conçue en ces termes :

Bonne entente avec le ministre.

DELORY.

Le comité décide alors qu'une réunion générale aura lieu aujourd'hui vendredi 2 mars à 10 heures du matin, à la Maison du Peuple, où le citoyen Delory rendra compte de son entrevue avec le ministre.

A ce sujet le comité nous adresse la convocation suivante :

« Vendredi à 10 heures, réunion générale à la Maison du Peuple.

Le citoyen Delory rendra compte de son entrevue avec le Ministre. Réunion des délégués au siège du Comité, à 6 heures précises. Présence indispensable.

La délégation Delory-Rogez

Nous avons annoncé que M. Rogez, député, et le citoyen Delory, maire de Lille, avaient été délégués par les élus pour s'entretenir avec M. le Ministre des Finances.

La délégation à laquelle s'était joint M. Loyer, député, a été reçue au ministère hier à 11 heures par M. Caillaux.

A ce sujet voici la note officielle que nous communique l'Agence Havas :

MM. Roger et Loyer, députés du Nord, accompagnés de M. Delory, maire de Lille ont entretenu aujourd'hui le Ministre des finances sur la situation de la grève de Lille et des revendications formulées par les grévistes. Il paraît résulter des observations échangées que l'accord pourrait s'établir sur la base suivante :

Le Ministre des Finances ne veut prendre aucun engagement tant que le travail n'aura pas été repris, mais aussitôt les ouvriers rentrés, il examinera si les réclamations des grévistes, en ce qui concerne les salaires, sont justifiées.

Dans le cas où cet examen lui démontrerait qu'il est juste d'augmenter les salaires, il ne le refuserait pas.

Le relèvement serait effectué avant la fin du présent mois, mais avant tout examen, le ministre entend que la grève ait complètement cessé.

D'un autre côté voici les renseignements que nous recevons de notre correspondant particulier :

La délégation a exposé le but de sa démarche. Nous en avons indiqué l'objet dans notre dernier numéro.

M. le Ministre a déclaré qu'il ne pouvait admettre qu'une discussion ait lieu contradictoirement avec le Directeur en présence des élus. Ce n'est pas par manque de confiance envers ceux-ci, mais tout simplement parce qu'il y verrait un empiètement du pouvoir législatif sur le pouvoir exécutif.

Toutefois pour bien montrer de quel esprit de conciliation il est animé ; le Ministre consent volontiers à ne voir dans son cabinet pour donner lui-même toutes les explications nécessaires, une délégation des élus et des ouvriers.

En outre, si les ouvriers tiennent essentiellement à ce que la réunion qui a fait l'objet de la démarche de M. Roger et du citoyen Delory ait lieu, il n'y voit pas d'inconvénient, mais à la condition que *seul* le maire de Lille, représentant de la ville y assistât.

Quant à la revendication principale, celle qui a motivé la cessation du travail, le Ministre estime que les 0,10 accordés comme prime compensent largement la perte que subissent les ouvrières par suite de la mauvaise qualité du tabac.

Mais pour mettre fin au conflit, le ministre voudrait qu'une expérience fut tentée durant un mois dans les conditions actuelles de travail. Si les résultats, durant ce temps sont inférieurs à ceux du mois correspondant de l'année dernière, remise sera faite aux ouvrières de la différence « avec effet rétroactif ».

Quant aux autres revendications, il en est qui doivent entraîner une augmentation de dépenses, non prévues au budget ; le ministre a besoin de les examiner de très près.

Mais dans tous les cas, il s'engage à donner une réponse dans un délai de 3 mois.

Ordre du jour du citoyen Devernay

Le comité de la grève nous adresse l'ordre du jour suivant proposé par le citoyen Devernay et voté par les 800 grévistes présents dans l'assemblée générale du 28 février.

« Les ouvriers et ouvrières de la manufacture des Tabacs, tout en félicitant la délégation des élus du Nord, blâment le Gouvernement à satisfaction ne leur est pas accordée et s'engagent, dans ce cas, à provoquer la grève générale des manufactures de France. »

SOUSCRIPTION

Quêtes faites chez Degruglier : 1f. Les Amis de chez Collard, 0 fr. 80 ; 2e les Passe-toujours, 0 fr. 55 ; Chambre syndicale des rubanniers de Comines, 20 fr. ; Anonymes, 2 fr. 10 ; Les Têtes chauves du Gaz, 1 fr.

Chambre syndicale des ouvriers paqueteurs du département de la Seine, 20 fr. ; Delsalle, adjoint au maire de Lille, 21 fr. ; Anonyme, 0 fr. 50.

Manufacture de Reuilly, 500 fr. ; Chambre syndicale des Employés à Amiens, 5 fr. ; Chambre syndicale allumettes, Pantin, 50 fr. ; Quêtes faites à la Manufacture d'allumettes, Pantin, 32 fr. 85. Total : 653 fr. 80. Report des listes précédentes : 2,210 fr. 85. Total général : 2,864 fr. 65.

A. PINTEL

***

A la filature Delesalle

Hier matin, les 11 fileurs et les 22 rattacheurs et vareuseurs de la filature Delesalle, au Marais de Lomme, se sont solidarisés avec leurs camarades de la rue Princesse, à Lille.

Ils ont envoyé deux délégations aux patrons, à 11 heures et à 4 heures. Ces entrevues n'ont abouti à aucun résultat.

La grève continue.

A ROUBAIX

L'état de la grève qui a éclaté à la filature Debuigne, boulevard de Beaurepaire, reste toujours le même. Aucune solution n'est intervenue.

A MOUVAUX

Les ouvriers du tissage d'ameublement, Blondet à Mouvaux, sont toujours en grève.

Tout d'abord, disons qu'au point de vue de la réclamation concernant le travail, toute difficulté est aplanie ; la seule question pendante est celle du renvoi de la contremaîne.

Dans la première lettre qu'ils ont écrite samedi soir à leur patron, les ouvriers n'avaient pas demandé le renvoi de cette employée, mais ils avaient exposé les griefs qu'ils formulaient contre elle, croyant que le patron y aurait compris la nécessité de son renvoi.

Il leur a été répondu que des observations seraient faites à la contremaîne et que le patron veillerait à ce qu'aucun motif de réclamation ne se présentât plus sur ce point.

C'est alors que les ouvriers, voyant que leur désir n'avait pas été compris, ont écrit hier une nouvelle lettre de mandant formellement le renvoi.

Une entrevue aura lieu aujourd'hui entre le patron et la délégation ouvrière.

Quoiqu'il en soit, la plus grande solidarité règne entre les grévistes qui sont décidés à maintenir jusqu'au bout leur réclamation.

A TOURCOING

Une grève s'est déclarée hier à midi, à l'établissement Jouvenlaux, rue du Midi.

Dix bacleurs sur onze et quatre bacleuses sur quatre, se sont mis en grève demandant une augmentation de 0 fr. 25 par jour, c'est-à-dire une journée de 2 francs au lieu de 1 fr. 75, ou alors à être deux par équipe.

A la dernière grève des bacleurs de cet établissement, c'est à dire au mois d'octobre, le patron, ayant reconnu justes les revendications des ouvriers, leur avait accordé une augmentation.

Nous ne pouvons qu'attendre sa décision, avant de nous prononcer.

Dernière Heure

INCENDIE D'UN HOTEL-DE-VILLE

Charleroi, 1er Mars. — Ce matin, vers six heures et demie, on s'aperçut qu'une fumée épaisse s'échappait de l'un des bureaux de l'Hôtel-de-Ville de Mont-sur-Marchienne. Les secours furent promptement organisés, bien que la commune ne possède pas de pompe à incendie ni de distribution d'eau. Le dévouement des citoyens suppléa à ce défaut de prévoyance et, à grands renforts de seaux déversés sur le foyer, on parvint à le circonscrire à deux bureaux seulement, qui ont été complètement détruits.

Les dégâts sont estimés à quelques milliers de francs.

Malheureusement, les livres de la population ont été anéantis et il faudra autant de temps que de sacrifices d'argent pour les reconstituer. L'hôtel de ville de Mont-de-Marchienne est un édifice de construction toute récente, très coquet.

C'est été un désastre s'il avait été détruit. On ne connaît pas les causes de l'incendie.

DRAME DE LA FOLIE

Beaune, 1er Mars. — Le sieur Recouvrot Joseph, de Chagny, âgé de 46 ans, célibataire prenait hier le train de une heure pour venir voir son oncle, M. Recouvrot, qui habite place Monge, à Beaune.

Une de ses cousines, Mme veuve Buffet, habitant Chagny, sachant Recouvrot un peu malade et craignant quelque aventure, prit le train suivant et vint le rejoindre. M. Recouvrot invita son neveu et sa nièce à dîner avec lui. Tous étaient à table quand, tout à coup, pris d'un accès de folie, Recouvrot Joseph s'empara d'un couteau de table et tenta d'égorger sa cousine.

Fort heureusement, celle-ci eut la présence d'esprit et le courage de saisir la lame du couteau et de la maintenir, en se blessant assez profondément aux doigts jusqu'à ce qu'on fût parvenu à se rendre maître du fou furieux.

LA GUERRE SUD-AFRICAINE

LA DÉLIVRANCE DE LADYSMITH

Nouvelle dépêche officielle

Londres, 1er mars. — Le War office a communiqué après-midi la nouvelle dépêche suivante du général Buller datée de Northorpe, 5 h. 20 :

Je viens à l'instant de Ladysmith. Sans une petite arrière-garde au Nord de Surprise Hill, les forces ennemies assiégeant la ville se sont retirées. Le pays au sud de Ladysmith en est complètement débarrassé.

La garnison recevait une demi-livre de gâteau de farine par jour et de la viande de cheval et de mulet.

Les hommes au nombre de 10,707 auront besoin de soins avant d'être capables de poursuivre la campagne.

Nouveaux renforts anglais

Le ministre de la guerre a annoncé à la Chambre des lords le prochain départ de 30,000 hommes pour l'Afrique du Sud et 17800 pourraient suivre.

Mais les navires qui doivent les emmener ne sont pas encore prêts.

Exploits de patriotards

Montréal, 1er mars. — Des manifestations enthousiastes soulevées par la nouvelle de la délivrance de Ladysmith amenèrent des désordres. Des bandes d'étudiants attaquèrent les bureaux d'un journal français, arrachant les bulletins d'information et brisant les fenêtres, parce que ces bulletins donnaient une plus grande importance aux pertes subies par les anglais, qu'à la délivrance du Général White et parce que le journal n'avait pas arboré de drapeaux.

Les étudiants obligèrent le propriétaire à arborer le drapeau.

La soirée à Londres

Londres, 1er mars. — La ville de Londres présente ce soir un spectacle enthousiaste, extraordinaire. Jamais de mémoire d'homme, on a vu pareil fait.

Les cloches de toutes les églises sonnent à toute volée.

Des milliers de drapeaux, ordinairement fort rares à Londres, ont fait leur apparition. Les édifices publics et toutes les maisons bourgeoises sont illuminées à giorno.

Les particuliers improvisent des illuminations à leurs fenêtres. La plupart des rues sont pleines de gens. L'excitation est à son comble, on voit des personnes s'embrassant avec effusion sans se connaître !

On chante à plein gosier, « les soldats de la Reine » et autres chants patriotiques.

Une foule énorme s'stationne toute la soirée devant l'Hôtel-de-Ville, acclamant Lord Roberts.

Le général Buller est subitement devenu un héros populaire !

Les journaux du soir présentent des traces de l'effervescence générale ; l'un d'eux oublie de publier son compte-rendu parlementaire, un autre relève dédaigneusement un maigre résumé des débats à sa dernière page.

Le whisky atteindra cette nuit un record fantastique